

dénonciateurs et ont été repérés en exprimant des sentiments « anti-français » et des « insultes aux alliés »¹, une famille de « collaborateurs notoires », qui faisait « de la propagande pro-allemande », ou encore ce couple, dont les membres « menaient joyeuse vie avec les Allemands qu'ils recevaient »². Enfin, inévitablement, on doit clore cette énumération par les deux cas de collaboration « à l'horizontale », dont se sont rendues coupables deux femmes. L'une « recevait des soldats allemands »³, l'autre a été arrêtée « pour avoir reçu continuellement des Allemands à son domicile durant l'occupation et menacé les voisins de les dénoncer et de les faire emprisonner »⁴.

Troubles FFI

Je finirai ce petit tableau par les quelques affaires qui témoignent des troubles d'une époque où le pouvoir se cherche quelque peu. Règlements de compte ou débordements y avaient sans doute leur part. Une femme de la rue du Retrait, M.G., est tuée dans sa cuisine « par une balle de fusil de guerre tirée par un FFI prénommé Antonio, qui n'a pu être identifié », depuis l'immeuble situé de l'autre côté de la rue, « sous le prétexte de faire cesser les signaux lumineux, qu'il prétendait voir »⁵. Un chauffeur de camion, J. L., arrêté par les FFI le 18 août, est « lynché par la foule alors qu'il se trouvait place Gambetta », avant d'être plus ou moins achevé « par un projectile tiré par une arme à feu ». La police enquête en auditionnant E.C., un employé de commerce, responsable du groupe Piat rattaché au groupement Libération du XX^e⁶. C'est l'époque des « brassardiers » FFI et des groupes incontrôlés qui inquiètent les autorités⁷. Le pouvoir flotte. Les Milices patriotiques agissent, semble-t-il, dans un certain désordre⁸, et la question du désarmement est déjà posée. La police n'hésite pas à perquisitionner chez des particuliers appartenant à des groupes issus de l'insurrection pour y récupérer des munitions⁹. La notion de « port d'armes prohibées » va bientôt être à l'ordre du jour.

Un pouvoir chasse l'autre

Que pouvons-nous conclure de ces quelques données fournies par ce commissariat d'un quartier populaire ? Tout d'abord, elles sont fragmentaires, même si celles des autres commissariats du XX^e confirment ce que l'on peut y déceler : un face-à-face ultime et ombreux entre la collaboration et la Résistance qui divise certains habitants de l'arrondissement ; et aussi la posture d'une institution comme la police, qui, manifestement, a déjà choisi d'abandonner la première, dans la mesure où compte tenu du débarquement du 6 juin et de l'approche des troupes alliées, l'idée d'un inéluctable changement de pouvoir a triomphé dans les esprits. Ce n'est donc pas un hasard si les informations concernant les deux camps sont faibles avant l'insurrection. On devine cependant que les tenants de la collaboration sont aux abois. En regard, il est plus que probable que les policiers les plus intelligents ont compris que le régime de Vichy est irrémédiablement perdu. Ceci explique certainement cela. Mais il paraît toutefois difficile

motocycliste au service du journal *Paris Soir*.

1. *Ibid.*, affaire 1273, M. G., taulier soudeur et affaire 1274, L. E., son amie, qui ont dénoncé A. J., prisonnier évadé.

2. *Ibid.*, affaire 1354, R. M., R. Y. et R. J. ; affaire 1375 bis, de M. F. et Elise.

3. *Ibid.*, affaire 1405, G. S.

4. *Ibid.*, affaire 1438, S. S., polonaise, fille de salle.

5. *Ibid.*, affaire 1373, son fils G. C. porte plainte le 20 septembre, le coup de feu remontant au 3.

6. *Ibid.*, affaire 1374.

7. *Ibid.*, affaire 1419 du 28 août, G. M., circulant en voiture, ne peut présenter d'« ordre de mission régulier ».

8. *Ibid.*, affaire 1431, E. P., débitante de tabac, arrêtée pour avoir vendu deux paquets de cigarettes Chesterfield !

9. *Ibid.*, affaire 1251 du 6 septembre, R. G., chef d'équipe, du groupe Libération du 20^e, lieutenant Hutin.

d'ignorer qu'il y a eu des « flics » authentiquement patriotes lors de cette époque et même avant. Si le répertoire étudié ici ne nous dit rien de l'insurrection patriotique, nous constatons cependant, que dès la fin août, un monde est condamné. Cela s'exprime par l'intensité de l'épuration menée conjointement par l'institution policière et les groupes armés venant de la Résistance ou de l'insurrection, ainsi que par l'installation de ce nouvel État qui se met en place avec le rétablissement d'un ordre républicain, qui ne saurait pactiser avec de nouveaux fauteurs de troubles.

Alain DALOTEL

**Récapitulatif des affaires des trois commissariats du XX^e arrondissement,
consignées dans leurs répertoires de juillet à septembre 1944 :**

Commissariats	Nombre d'affaires	Affaires retenues classées par thème	Par quartiers	Total affaires	Affaires retenues	Résistance, collaboration, épuration, Troubles FFI
St Fargeau	946	69	5	4	44	6
Père Lachaise	440	30	4	2	21	4
Charonne	592	45	6	2	12	12
Total	1978	144	15	8	77	22

Ordre pour la défense de la Population Parisienne

Les F. F. I. et la population ont engagé la bataille pour PARIS. Chaque fois que nos soldats ont respecté la tactique mobile de la guérilla, ils ont écrasé l'adversaire. Cependant, un danger subsiste : les mouvements rapides des chars ennemis.

Ce danger est facile à conjurer.

Il suffit d'empêcher les boches de rouler.

Pour cela, que toute la Population parisienne, Hommes, Femmes, Enfants, construisent des barricades, que tous abattent des arbres sur les Avenues, Boulevards et Grandes Rues.

Que toutes les petites rues soient partiellement obstruées par des barricades en chicanes.

Organisez-vous, par maison et par rue pour garantir votre défense contre toute attaque ennemie.

Dans ces conditions, le boche sera isolé et cerné dans quelques centres, **il ne pourra plus exercer de représailles.**

TOUS AUX BARRICADES !

Le Colonel, Chef du Grand PARIS : **ROL.**

AVIS

Le couvre-feu est supprimé à dater du 22 AOUT 1944 et jusqu'à nouvel ordre.
Les portes des immeubles doivent être ouvertes aux combattants français et fermées aux boches sous peine de sanctions graves.
Le camouflage des lumières reste obligatoire.

Le Colonel, Chef du Grand PARIS : **ROL.**

LE 14 JUILLET 1944 A BELLEVILLE

« A 18 heures, rue de Belleville, s'est déroulée une manifestation très importante. Près de 20 000 personnes y ont participé, malgré les forces de police considérables. Des déploiements du drapeau tricolore et des lancers de tracts, de tous côtés, la foule se précipite. Les gens, de toutes parts, sortent de leurs logements. La foule qui était à la fête, boulevard de Belleville, se précipite dans la rue de Belleville.

Sur l'ordre du commissaire du XX^e et des inspecteurs de la brigade spéciale BS, la police lance d'abord les cars sur la foule. Mais celle-ci ne s'enfuit pas, au contraire, des milliers de poitrines sort un cri « La police avec nous ! ». Bientôt, les gardiens en uniforme refusent d'obéir à leurs chefs ; les cars qui étaient places en barrage, sont redresses, pour permettre à la foule de passer. « La police avec nous ! » retentit de plus en plus fort. Des inspecteurs de la BS qui avaient tenté de s'emparer du drapeau sont violemment repoussés et obligés de s'enfuir.

Alors, les gardiens en tenue descendent des cars, abandonnant leurs chefs et jusqu'au bout manifestent avec la foule. La rue de Belleville est noire d'une foule qui chante *La Marseillaise*. C'est au milieu d'un enthousiasme délirant que le camarade désigné prend la parole. Des gens sont juchés sur les verrières, sur des échafaudages. A 18 h 30, de nouveaux cars de police arrivaient de partout et la dislocation commençait à s'effectuer sans que la police intervienne. Des flics avaient abandonné les cars et disaient qu'ils rentraient chez eux, qu'ils en avaient marre des ordres qui leur étaient donnés. Le commissaire du XX^e suppliait, à la fin, nos camarades « de ne pas le faire fusiller et de ne plus chanter *La Marseillaise* ».

Pourtant, alors que la foule se dispersait dans le calme, à la fin de la manifestation de la rue de Belleville, les agents de la brigade spéciale s'attachèrent aux pas de deux militants qu'ils avaient repérés. Ils les suivirent dans la rue du Faubourg du Temple et les arrêtèrent dans un café. A la hauteur du métro République, ils les firent descendre de voiture et brusquement, ouvrirent le feu sur les deux patriotes qui tentèrent de s'échapper. L'un deux fut grièvement blessé, l'autre frappé à mort. Ainsi mourut Yves Toudic¹, vieux militant syndical de la Fédération du Bâtiment. »

*Extraits d'une brochure de commémoration
du 50^e anniversaire de la Libération,
édité par le PC, section du XX^e, 1994.*

ORDRE DU COMMANDANT DE LA REGION DE PARIS DES FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR

En exécution des ordres du Comité d'Action Militaire (C.O.M.A.C.), du Conseil National de la Résistance (C.N.R.),
Et en accord avec les décisions du COMITÉ PARISIEN
DE LA LIBÉRATION (C.P.L.),

Le Commandant de la Région de Paris des Forces Françaises de l'Intérieur ordonne :

1. Tous les Français et Françaises valides doivent se considérer comme mobilisés. Ils doivent rejoindre immédiatement les formations F.F.I. ou les Milices Patriotiques de leur quartier ou de leur usine.

2. Les formations ainsi constituées doivent :

S'armer par tous les moyens, en particulier en récupérant le matériel des soldats ennemis ;

Attaquer l'ennemi partout où il se trouvera, dans la rue, dans ses locaux ;

Attaquer ses postes de garde, ses véhicules, ses dépôts de carburant ;

S'emparer de ses dépôts de ravitaillement ;

Protéger les services publics (eau, gaz, électricité) contre toute tentative de destruction de l'ennemi.

Parisiens ! Vous resterez fidèles à votre passé de gloire.
Redoublez d'efforts.

Général DE GAULLE le 03-1944

FRANÇAIS ! DEBOUT, TOUS AU COMBAT !
La victoire est proche !

Le Commandant départemental.
Signé : LIZEY

Le Colonel commandant la Région.
Signé : ROL

1. Charles Grodzinski, blessé parvint à s'échapper.

LA LIBERATION DE PARIS A TRAVERS LA PRESSE

Les principales inquiétudes des Parisiens au moment où s'annonce la Libération, c'est celle du ravitaillement en alimentation et en matières premières énergétiques.

Le gaz est coupé depuis plusieurs jours, le charbon manque. La presse fait un travail d'information pédagogique auprès de la population. Pendant les années d'Occupation, les Parisiens devaient subir les pénuries sans poser des questions, même si parfois la grogne pouvait aller jusqu'à quelques manifestations de rues. Les temps changent et, si la pénurie est loin d'être finie, les nouvelles autorités qui se mettent en place progressivement veulent désormais jouer franc jeu avec la population.

Trois mille tonnes par jour... de vivres sur Paris

Paris est à bout. Ce n'est que par des miracles d'ingéniosité que chaque Parisien peut trouver chaque jour un peu à manger dans son assiette. Mais cette situation ne peut plus durer.

Aussi les services du secrétariat général au Ravitaillement sont entrés en contact avec les représentants de l'armée américaine, en la personne du colonel Ryan, chef d'état-major adjoint pour les affaires civiles du 12^e groupe d'armée, et du lieutenant-colonel Dorstert, de la section française des affaires civiles, du G.Q.G. allié.

Mercrèdi 23 août 1944

Parisiens ! Vous n'avez pas de gaz aujourd'hui... mais il reviendra

Les Parisiens, qui pensaient que la fermeture du gaz avait été ordonnée par les traîtres et les collaborateurs, ont pu être surpris de voir que cette mesure continuait d'être appliquée depuis que nous sommes les maîtres. A la vérité, il y a là des nécessités techniques dont il faut tenir compte : une certaine pression de gaz doit être maintenue dans les canalisations souterraines pour

L'Humanité, 22 août 1944

Sauvegardez les stocks de charbon

Il y a encore du charbon en banlieue. Mais il faut le réserver aux services publics : électricité, service des eaux. Camarades, empêchez le gaspillage de ces stocks ; n'utilisez que les tonnages fixés par le répartiteur.

Maires de banlieue : adressez-vous à l'Office de Répartition du Charbon, 15, rue de La Beaume (Balzac 51-11) pour toute mesure concernant l'utilisation des stocks.

Libération 27 août 1944

Le ravitaillement de Paris

La question du pain

Les queues s'allongent à la porte des boulangeries. Paris souffre du manque de pain. On sait que la gabegie la plus complète a précédé à la fameuse « organisation du pain

Chassagnon.

D'autre part, le secrétaire général au Ravitaillement vient d'adresser une note aux maires du département de la Seine, dont voici un extrait :

« Il a été porté à la connaissance de la population que la validation des

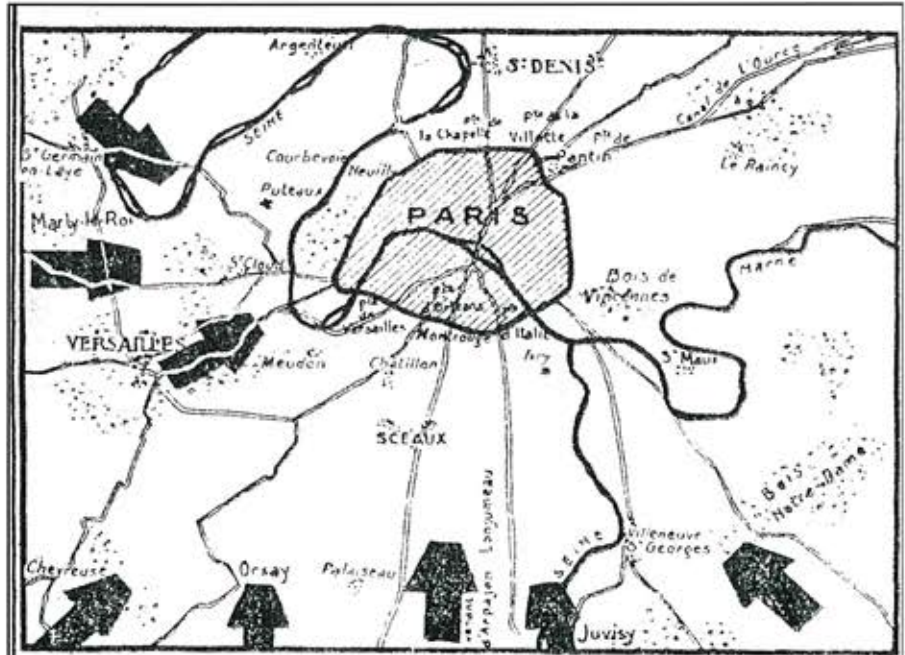
Ce soir, 23 août 1944

Alors que les troupes alliées sont aux portes de Paris, l'inquiétude grandit. Va-t-on avoir assez de pain ? On craint autant une longue rupture des communications empêchant le ravitaillement que les exactions allemandes, mais aussi le pillage qui pourrait se faire en profitant du chaos que l'affrontement entre troupes alliées et derniers Allemands ne manquera de produire.

Et si les Allemands s'accrochaient ? Et s'ils faisaient tout sauter ? Ou s'ils lançaient des offensives aériennes massives ? Rien de quoi être rassuré...

Avec l'arrivée des Américains parviennent aussi des vivres attendues avec impatience par les Parisiens. Elles sont distribuées dans chaque mairie d'arrondissement.

Progressivement, la vie reprend son cours presque normal, les services administratifs rouvrent dès le lundi 28 août 1944.



La marche des armées alliées vers Paris. La division Leclerc, venant de Palaiseau et Versailles, est entrée à Paris par les routes du sud et de Meaux.

Paris sera ravitaillé

- ① Les Alliés ont promis leur concours pour que la capitale ne manque d'aucune denrée.
- ② Les tickets-lettres de pain pour août sont validés : 150 grammes par ticket ; 350 grammes pour les tickets de la carte F pour l'achat des farines lactées.
- ③ La commission du ravitaillement du gouvernement provisoire a lancé hier un appel à la population parisienne demandant à tous de manifester la plus extrême discipline et la plus grande solidarité.
- ④ La répartition des denrées sera reprise dans des conditions de rigoureuse équité. Tout acte de pillage sera sévèrement et impitoyablement réprimé.

Franc-Tireur, 21 août 1944

Du 20 au 26 août se déroulent des combats au cœur même de la capitale. Le 28 août aura lieu le dernier bombardement.

SURVEILLEZ LES ETAGES SUPERIEURS

Les F.F.I. font appel aux concierges de Paris et de banlieue pour qu'ils surveillent les étages supérieurs des immeubles qu'ils occupent, notamment les chambres inoccupées et les greniers qui pourraient servir de repaire soit à des observateurs, soit à des franc-tireurs de l'ennemi.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL DES F. F. I. DE LA REGION " ILE-DE-FRANCE " pour les journées des 20 et 21 août 1944

Les F.F.I., sous le commandement du colonel commandant le département de la Seine, ont, avec la collaboration des forces de police, complété et renforcé la défense de la

ville sans aucun motif. Ils procèdent à l'arrestation de passants inoffensifs et passent par les armes, sans discernement, un grand nombre de ceux-ci.

La Marseillaise, 24 août 1944

Paris dans le combat

(Suite de la première page)

Le secrétaire général, nommé par le gouvernement provisoire de la République, prend possession de la Préfecture de Police au nom du général de Gaulle.

La bataille s'engage violente, inévitale.

Les « Boches » montent à l'assaut à l'aide de chars « Tigre ». Leurs canons battent les murs de la Préfecture.

allemandes brûlent sur les Boulevards.

Place Saint-Michel, plusieurs camions boches, immobilisés « par les clous », sont pris en cible par les F.F.I.

Boulevard Ney, les patriotes partent à l'assaut des casernes. Ils pénètrent dans la cour, puis en sont chassés non sans avoir fait subir aux « Boches » des pertes sévères.

x

Dès qu'un rassemblement leur semble suspect, ils tirent sur la foule, tuant, blessant des femmes, des enfants, victimes innocentes de la folie monstrueuse du tueur de Berchtesgaden. Mais n'ayez crainte, ô victimes innocentes des glorieuses journées d'août 1944, sur vos tombes, nous faisons le serment de vous venger.

L'Allemand n'a demandé une trêve que pour faire passer dans nos

La Marseillaise, 24 août 1944

Dans la région parisienne

Hier soir, la division du général Leclerc et les troupes américaines sont entrées dans Paris par la porte d'Italie, la porte d'Orléans et par Issy-les-Moulineaux.

Au sud-est de Paris, les armées alliées ont occupé Corbeil et Melun.

Franc-Tireur 25 août 1944

BATAILLES DE RUE

De proche en proche, de quartier à quartier, le soulèvement de la population parisienne s'étend depuis les premières heures de la matinée de samedi. Les groupes organisés de la Résistance accomplissent les tâches qui leur sont assignées depuis longtemps : occupation des mairies, prise de possession des ministères, de la Préfecture de police, de l'Hôtel de Ville, garde devant les usines et les centraux électriques et téléphoniques pour les sauvegarder contre tout sabotage de la part des Allemands.

Dans la rue, spontanément, chacun prend sa place dans le combat. Aux fenêtres, les drapeaux tricolores apparaissent de plus en plus nombreux. Des gens qui circulaient pour faire l'achat d'un drapeau l'emportent chez eux en le déployant largement. Des sourires, des interpellations heureuses, une joie profonde, grave encore, marquée par quatre années d'angoisse, se lit sur tous les visages.

Les nazis mitraillent la foule. Des camionnettes allemandes

Franc-Tireur, 21 août 1944

Si un certain nombre de groupes de résistance, bien organisés, se préparent au dernier combat, les Parisiens, pas toujours très conscients du danger résiduel, ne veulent pas être en reste. On s'empresse d'aller acheter des drapeaux tricolores pour accueillir les troupes de Leclerc. Et un peu partout dans Paris fleurissent des barricades spontanées.

Dans le XX^e arrondissement, il y en a plusieurs. L'une est située tout en bas de l'avenue Gambetta, près du métro Père Lachaise. Tout le monde y apporte sa contribution : pierres, sacs de sable, vieux meubles, etc. Les enfants aussi sont de la fête ... et oublient un peu, comme les grands, que la guerre n'est pas encore achevée.

Soudain, au matin même de l'entrée des troupes alliées, un grondement de moteur se fait entendre : c'est un char allemand qui s'approche par le boulevard de Ménilmontant. Après quelques secondes de stupeur, c'est une véritable « volée de moineaux » qui se produit. En quelques instants, la barricade est vide et chacun s'est réfugié à l'abri. Mais c'est une fausse alerte, le char ne tente pas de remonter l'avenue et fait demi-tour !

Françoise BERGER

TEMOIGNAGE

23 AOÛT 1944, EN GARE DE MENILMONTANT

Les patriotes parisiens harcelèrent sans trêve l'ennemi. Au premier rang de leurs combattants sont les cheminots qui, par tous les moyens, lui portent des coups, empêchant ou retardant ses mouvements, aidant à la prise de ses armes, de son matériel, de ses troupes.

Le 23 août 1944, au matin, un train ennemi est longtemps immobilisé en gare de Charonne. Un wagon renversé sur la voie l'empêche de passer. La voie enfin dégagée, il file sur Ménilmontant où il arrive vers neuf heures. Mais il ne peut poursuivre sa route : un autre train ennemi est sur la même voie en sens inverse. Le passage est bloqué pour tous deux. C'est une « erreur d'aiguillage » des cheminots.

Pour les FFI, FTP, milices patriotiques du XXe, qui occupent le pont de Ménilmontant, au dessus de la voie, c'est le signal de l'attaque. Plusieurs Allemands sont blessés, et un de leurs lieutenants tué. L'ennemi alors se replie sous le tunnel en direction de Belleville, abandonnant des revolvers dont les patriotes, qui manquent d'armes, s'emparent aussitôt, et une mitrailleuse, qu'ils mettent en position.

L'ennemi cependant résiste, et le combat se prolonge. Du tunnel, il tire à balles explosives sur les patriotes. Sur la passerelle qui enjambe la voie ferrée, une de ces balles arrache le bras d'un patriote, et deux autres, dont l'un appartenait au groupe « Libération Nord », Louis Godfroy en passant, et François Bolz, sont tués. Deux patriotes encore inconnus sont tués sur le toit d'un wagon, et Adjman, en gare de Ménilmontant. Lorsque les patriotes envoient leurs parlementaires demander aux Allemands de se rendre, ce sont des balles qui les accueillent ; ils sont blessés.

Pourtant la crainte d'être exterminés sous le tunnel finit par amener les Allemands à se rendre. Vers quinze heures sortent un à un du tunnel trente six hommes, dont trois officiers. Les patriotes les emmènent à la mairie. Cette défaite de l'ennemi laisse aux mains des forces de la résistance un important butin.

Aujourd'hui deux plaques commémoratives, l'une placée à la grille du pont de Ménilmontant, l'autre sur la passerelle, rappellent ceux qui trouvèrent là une mort glorieuse et le souvenir du plus haut fait d'armes des soldats sans uniformes du XXe arrondissement, au cours des combats de la Libération.



Témoignage de Madeleine MARZIN.

MICHEL, DE L'OCCUPATION A LA LIBERATION

Michel, avant d'évoquer tes souvenirs de la Libération de Paris, quelques mots sur la période de l'Occupation, quel âge avais-tu au début de la guerre, quels faits veux-tu évoquer ?

Parisien de naissance, j'ai habité dans le XX^e jusqu'après la Libération et j'ai donc vécu les événements de la guerre dans cet arrondissement ; j'avais 9 ans et demi en septembre 1939 et 14 ans à la Libération. J'ai connu les quatre années de l'occupation allemande avec tout ce que cela a impliqué, les faits de guerre, de résistance, les bombardements, les privations, le rationnement, les queues chez les commerçants...

Quelle école fréquentais-tu ? Des camarades ont-ils disparu après la rafle du Vel'd'Hiv' en juillet 1942 ?

Je suis allé à l'école rue Sorbier jusqu'en 1942 puis à l'école rue Eugène Reisz au moment de la Libération. Dans notre arrondissement qui était alors très panaché du point de vue des origines, des nationalités et des religions, la population juive composée surtout de petits commerçants et artisans était nombreuse et bien sûr j'avais des petits copains juifs dans la rue et à l'école. Je me souviens surtout d'Alfred Szyper et de Marcel Engelmann qui avaient fait toute leur scolarité avec moi depuis la maternelle de l'avenue Gambetta. Alfred Szyper était un de mes meilleurs copains ; c'était la bagarre à l'école avec lui pour la première place ; une année, on ne put nous départager et on nous accorda le prix d'excellence ensemble. Je dois parler de ce 16 juillet 1942 de triste mémoire, c'était le deuxième jour des vacances scolaires, une très belle journée qui s'annonçait très chaude. Vers 9h30, je me suis retrouvé au bas de la rue des Mûriers où j'habitais pour voir des escouades de flics qui entraient dans les maisons et en ressortaient un peu plus tard avec des familles juives, accompagnées de leurs enfants, avec chacun un petit baluchon. Et tous ces juifs, on les dirigeait vers des autobus qui étaient alignés avenue Gambetta, le long du square, au niveau de l'école maternelle. C'est ainsi que j'ai vu partir plusieurs de mes camarades dont Marcel Engelmann qui habitait au 15 de la rue Désiré ; je n'ai pas vu Alfred Szyper qui fut arrêté plus tard, malheureusement. Beaucoup d'autres dont j'ai oublié les noms sont partis ainsi que des petites filles ; je me souviens d'une petite Sarah qui habitait près de la boulangerie Dufaut rue des Partants.

J'ai donc vu partir ces camarades de classe, ces copains de jeux dans la rue car on y était beaucoup à cette époque où il y avait peu de voitures, pour jouer aux osselets, aux billes pour les garçons, et à la marelle pour les filles ; elles les dessinaient à la craie sur les trottoirs...C'est sûr que je pense encore beaucoup à eux, je reste toujours marqué par ce souvenir...Je les ai vus partir sans savoir où ; on parlait de camp de concentration, de camp de travail sans savoir vraiment ce que c'était. Les gens autour de moi ignoraient aussi ce que l'on a découvert avec horreur bien après. J'ai donc assisté à cette rafle de l'été 42, c'est un souvenir indélébile que je garde en moi avec émotion et qui me fait toujours aussi mal.

Toi, tu restes dans le XXe pendant l'Occupation, as-tu connaissance de réseaux de résistance ?

Avec l'instauration du STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne, des hommes de toutes professions, de la métallurgie, du bâtiment, du commerce, etc..., il y a un renouveau de motivation pour aller renforcer les maquis et réseaux de résistance. Mon père qui était un syndicaliste et avait milité avant guerre dans des organisations de gauche, dès 1941 avait retrouvé des anciens camarades et, en ce qui le concerne, il faisait partie d'un réseau qui faisait passer en zone libre des prisonniers de guerre évadés d'Allemagne et des hommes devant se cacher avant de franchir cette fameuse ligne de démarcation. Chez nous, avec les petits moyens que l'on avait, on hébergeait de quelques jours à deux ou trois semaines des gens qui devaient se cacher. Après, je me souviens que j'ai eu ma petite implication, le jour où une personne devait partir je l'ai accompagnée près de la Bastille, impasse Guéménée, à la porte d'un ancien garage où je devais frapper d'une certaine manière, et ensuite je disais au revoir à des hommes qui avaient vécu quelque temps chez nous et que je ne reverrais plus jamais. Cela a duré jusqu'au jour où la filière de mon père a été dénoncée ; lui a heureusement été prévenu à temps, et il a pu gagner le Loiret, caché chez des paysans, jusqu'à la fin de la guerre, en travaillant comme ouvrier agricole.

Tu as donc 14 ans et c'est la Libération de Paris ; un âge où on ne laisse rien échapper, où l'on veut tout capter !

Effectivement je voulais tout voir, j'étais inconscient des dangers ; j'habitais alors près de la porte de Montreuil, rue Schubert. Dès le début du mois d'août, des nouvelles nous parvenaient que les Allemands étaient battus sur tous les fronts, qu'ils reculaient ; une espèce de grand calme s'est installé sur Paris. A partir du 15 août 1944, on a vu défiler plein de camions allemands sur le boulevard Davout, les premiers convois étaient bourrés de meubles et d'objets les plus divers, pillés par l'occupant et que l'on voyait sous des bâches de camouflage bariolées qui recouvraient tant bien que mal ces butins. C'était le début de la déroute et de la débandade pour ceux qui n'allaient ni combattre ni résister dans les jours à venir.

La libération de Paris a duré six jours, du 19 au 25 août 1944 ; cela a commencé par des actes isolés et par la révolte à la Préfecture de police de Paris à l'île de la Cité : la police française, qui a joué alors un grand rôle, a commencé ainsi à se retourner dans le bon sens pour résister aux troupes d'occupation et cela a vite communiqué un élan aux forces de la Résistance qui œuvraient depuis des années dans l'ombre et qui ont combattu farouchement au grand jour. Je revois très bien les voitures de FFI (Forces françaises de l'intérieur) et celles de FTPF (Francs tireurs et partisans français), dont les sigles étaient arborés en grandes lettres blanches à la peinture sur les carrosseries. Rapidement ils sont intervenus pour reprendre les rênes des organismes publics, notamment des mairies.

Qu'as-tu vu dans le XXe arrondissement ?

J'ai un souvenir que je situerais le 21 ou 22 août, au Commissariat de Police situé au coin de la rue des Haies et de la rue des Orteaux qui fut vite aux mains des résistants et des policiers ; je revois, entre autres, trois femmes collabos, comme on appelait ceux qui avaient collaboré avec les Allemands sous l'Occupation. Elles avaient été amenées là, les cheveux tondus et avaient donc le crâne complètement rasé, comme cela s'est fait à cette période ; je revois une jeune qui était la risée des gens présents, montrée du doigt à cause de ce crâne rasé. Paris n'était pas encore totalement libéré, ça ferraillait et bagarrait encore pas mal et de plus en plus. Comme nous sommes à l'Est de Paris près du Château de

Vincennes, il y avait encore une garnison allemande assez conséquente, qui offrira quelques jours plus tard une résistance assez vive aux premiers éléments de la Division Leclerc, avec notamment trois chars Tigre, dont un resta longtemps sur l'esplanade après qu'il eût été touché et brûlé. Donc, de cette garnison, partirent trois véhicules : un camion avec des soldats allemands, une automitrailleuse et une autre voiture qui arrivèrent devant le commissariat pour libérer les collaborateurs. Les résistants qui étaient là étaient peu armés : quelques revolvers, des grenades à la ceinture, c'était dérisoire par rapport aux Allemands qui ont ouvert tout de suite le feu. Une plaque est toujours là devant le Commissariat pour la mémoire des victimes tombées ce jour là ; les trois femmes ont donc été récupérées par les Allemands qui les ont fait monter dans le camion débâché. Je me trouvais tout près, caché d'abord dans l'entrée d'un immeuble, puis ensuite avec l'aide d'un résistant qui avait un revolver à la main, derrière les grilles d'une station de métro désaffectée et j'ai donc assisté à la fusillade.



Par ailleurs, surtout dans les trois derniers jours de la Libération de Paris, ce qui a été frappant c'est l'érection des barricades dans la bonne tradition populaire, notamment dans l'Est parisien dès qu'il y a un mouvement d'émeute. Il y en eu beaucoup sur le XXe car les Allemands acculés par la progression des armées alliées par l'Ouest et par le Sud, fuyaient par l'Est. Je peux déjà parler des deux barricades de la rue Schubert, une au coin de la rue Paganini et l'autre plus près de la porte de Montreuil face au bastion. J'y ai apporté ma modeste contribution car il fallait voir l'élan populaire qu'il y avait : on enlevait d'abord les pavés qui étaient au sol puis il fallait gagner en hauteur, alors chacun allait chercher dans les remises et dans les caves tout ce qui pouvait y contribuer, des vieux lits cage et tous autres objets hétéroclites ; par ailleurs, pour mieux sceller les pavés on faisait une sorte de ciment avec du sable et je me souviens être allé avec des copains chercher de l'eau dans des bassines pour faire prendre ce ciment. Je revois aussi une énorme barricade qui s'élevait à l'angle du boulevard Davout et de la rue d'Avron avec un dispositif de chicane, vraiment la barricade numéro un du quartier. Mais il y en avait bien d'autres. C'est pour cela que les Allemands se sont trouvés piégés et qu'il y eut beaucoup de prisonniers.

Te souviens-tu de réactions de la population ?

Au tout début, quand les gens ont appris la révolte de Paris notamment de la Préfecture, la réaction a été la prudence par crainte des représailles car les parisiens en avaient souffert et payé le prix pendant quatre années. Puis, au fur et à mesure des événements, et bien avant que la cause ne soit entendue, que les troupes de Leclerc n'arrivent, ce fut une floraison de drapeaux qui apparut sur les façades des immeubles. Pas une fenêtre, que ce soit sur les rues ou dans les cours, sans son drapeau français, son drapeau américain, anglais, russe ; c'était incroyable à voir. On sentait que c'était la Libération et que cela représentait tellement, tellement de choses et bien sûr pour commencer... la Liberté. C'est un souvenir très fort qu'on ne peut pas oublier.

Tu as vu partir des copains de jeu et de classe, en as-tu retrouvé ? As-tu vu rentrer des déportés ou prisonniers ?

Malheureusement, aucun de mes camarade n'est revenu. Par contre, un peu plus tard, j'avais 15 ans, j'étais entré dans une organisation de jeunesse, j'ai été impliqué dans le retour des prisonniers de guerre d'Allemagne : on formait des équipes pour les escorter à leur retour à la gare de l'Est ; on les conduisait dans un grand café brasserie place Gambetta qui s'appelait alors « Le Khédivé », où on leur distribuait vivres et vêtements. Certains, en mauvais état de santé, étaient pris en charge par la Croix Rouge dès la gare et dirigés vers les hôpitaux. J'ai vu aussi arriver à la gare de l'Est, au printemps 1945, un convoi de rapatriés de déportation, encore habillés de leurs tenues rayées, de sinistre mémoire. C'était terrible à voir ; on ne faisait que commencer à réaliser ce qu'avait été l'horreur des camps de concentration...

Peux-tu donner une dernière note d'ambiance sur cette Libération de Paris si intensément vécue ?

Les deux grands moments sont la Libération de Paris proprement dite puis la Victoire où là, ce fut le grand Ouf ! Entre fin août 1944 et mai 1945, ce qui frappe à Paris c'est la présence des Américains ; ils sont partout y compris pour régler la circulation ! C'est l'occasion pour moi de découvrir le chewing-gum, les boîtes de rations alimentaires militaires et



et toute l'opulence américaine ! Quand la guerre est vraiment finie, on retrouve comme un paradis perdu. Le jour du défilé de la Victoire, je n'ai pas dormi de la nuit, j'étais sur les Champs-Élysées, depuis la veille au soir. On était sur dix à vingt rangs, massés pour voir défiler les soldats américains précédés de leur jazz-band, les « Tommys » anglais, les écossais en kilt, les régiments de la France Libre avec leurs Tabors et leurs Tirailleurs, enfin tous les soldats des troupes alliées...

Les gens pleuraient...

Témoignage recueilli par Claude SMADJA.

Antoine Porcu, *Héroïques, ils étaient communistes*, Hachette, 2003.

Antoine Porcu fut militant communiste, député de la Meurthe et Moselle. Il lui a paru scandaleux que le sacrifice de tant de femmes et d'hommes soit si peu honoré. Il a choisi l'exemple de Paris, se livrant pour l'ensemble des arrondissements et pour les militants communistes au travail fait dans notre 20^e pour l'ensemble des plaques commémoratives¹.

L'originalité du travail d'Antoine Porcu est de mêler ceux qui ont succombé dans la lutte et ceux qui y participèrent et eurent la joie de voir la victoire.

Impossible de ne pas remarquer l'extraordinaire diversité de ces courtes biographies. Toutes les origines nationales, toutes les catégories sociales sont là représentées et expliquent cette image des années 1939-1945 restées dans nos mémoires. On ne peut que remercier Antoine Porcu d'avoir poursuivi, sans concession, son travail de mémoire.

Il ne sera plus possible de parler de la résistance à Paris sans utiliser ce document exceptionnel.

Raoul DUBOIS



¹ *Cahiers de la Mémoire vivante du XX^e, n° 3, Guide des plaques de la mémoire dans le XX^e arrondissement 1939-1945*, SCP, 2003, 48 p. Disponible sur demande contre un chèque de 10 euros (franco de port) à l'ordre de Mémoire vivante du XX^e (adressé à F. Berger, secrétaire de l'Association, 24 r. de la Justice, 75020 Paris).